



«Ferdinand Hodler observe le phénomène de la mort à l'œuvre»



«S'il y a un fond amoureux, Hodler est dans une quête de compréhension artistique de ce qu'est la vie qui s'éteint.»

Niklaus Manuel Güdel, directeur de l'Institut Ferdinand Hodler

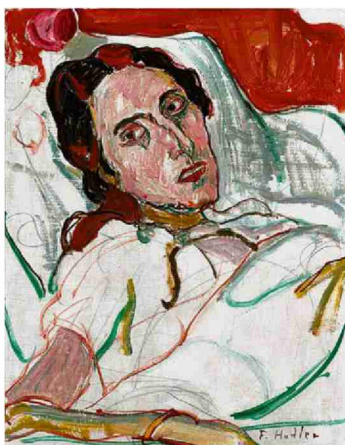


Ferdinand Hodler et Valentine Godé-Darel se sont connus en 1908.

Keystone/Fotostiftung Schweiz/Camille Ruf. Damien Berney.



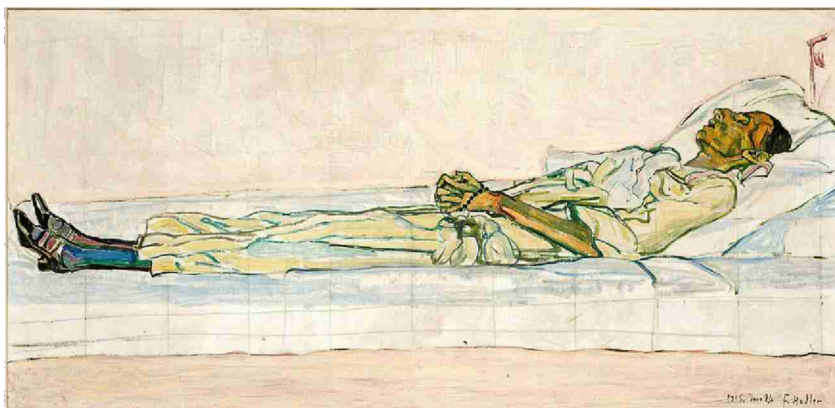
«La splendeur des lignes»,
1908. Sebastian Stadler



«Portrait de Valentine
Godé-Darel malade», 1914.
Institut Ferdinand Hodler/Pierre Montavon



«Portrait de Valentine Godé-Darel sur son lit
de malade», 1914. Kunstmuseum Solothurn



«La morte», 1915. Kunstmuseum Solothurn



EXPOSITION Vevey, ville où Ferdinand Hodler a vu sa maîtresse mourir en 1915, montre pour la première fois depuis quarante-sept ans un ensemble significatif des œuvres réalisées à son chevet.

FLORENCE MILLIOUD

Il y a un Ferdinand Hodler (1853-1918) qu'on expose volontiers. De plus en plus défendu - et accepté - pour sa géniale modernité. Et un autre, plus intime, plus glaçant aussi, que l'on montre moins ou... à petites doses. Parce qu'il peint la maladie. L'agonie. La mort. Et il insiste! Sans mettre de nom sur le modèle, pourtant il s'agit de sa maîtresse, Valentine Godé-Darel (1873-1915), que le Bernois voit partir.

Au Musée Jenisch à Vevey dans «Revoir Valentine» - quarante-sept ans après la dernière grande revue zurichoise de ce cycle qui compte près de 200 pièces - les émotions chahutent l'esprit. Valentine est séductrice, sauvage. Mais Valentine est aussi déterminée: elle devient mère alors que la maladie prend déjà de l'avance. Puis ses traits se durcissent, le corps lâche - sur le départ - et Hodler ne fait plus que de le suggérer pour se concentrer sur le visage.

Valentine s'essouffle, la couleur quitte sa carnation, puis le 25 janvier 1915 à Vevey, c'est la vie qui s'en va. Mais impossible de la quitter des yeux au fil des 115 pièces présentées dans cette puissante exposition co-imaginée par Niklaus Manuel Güdel, directeur de l'Institut Ferdinand Hodler à Genève. Entretien.

Très vite après la mort de Valentine, les œuvres sont exposées. Hodler accepte d'en vendre certaines, d'autres pas. Troublant?

Je crois qu'au moment où il revient à son chevet début novembre 1914 et après une brouille estivale de quatre mois (*ndlr: les amants sont terribles*), il a déjà fait le deuil de Valentine, cette femme qu'il aime et qui va mourir sachant son état désespéré depuis le mois de février. Il observe alors le phénomène de la mort à l'œuvre, une emprise qui l'intéresse depuis toujours dans

une visée qui dépasse le seul cas Valentine. Hodler est dans une quête de compréhension artistique de ce qu'est la vie qui s'éteint, de ce passage de l'être humain à sa refonte dans l'univers. C'est sa façon de voir des choses qui rejoint une vision cosmothéiste. Bien sûr... il y a toujours ce fond amoureux, Valentine est sa maîtresse et plus encore, la mère de sa fille Paulette (*ndlr: née en 1913, vingt-six ans après son frère, Hector, né de la relation également extraconjugale de Hodler avec Augustine Dupin*). Si ce lien d'amour transparait encore dans quelques phrases de ses carnets, son travail montre que l'artiste est dans l'observation clinique d'un corps qui se décompose encore vivant et dans le souci des proportions d'une silhouette qui se momifie.

Quand il confie à un ami trouver la malade de plus en plus belle: c'est l'artiste qui parle?

Il a même dit que pour lui «la mort a mis, sur certains visages, leur beauté véritable». Hodler est obsédé par deux choses: la vérité et la beauté. Classant la première au-dessus de tout dans sa quête artistique d'une vérité universelle qu'il défendra dans sa théorie du parallélisme (*ndlr: l'ordre qu'il décèle dans la nature*). Le cycle de Valentine est une démonstration par d'autres ressorts que le paysage, le portrait ou les tableaux de figures, d'un parallélisme entre les êtres qu'il appelle moral (*ndlr: celui des émotions, de la vie, de la mort, de la souffrance*).

Comment ses contemporains ont-ils réagi à la vue de ce cycle?

Nous n'avons que peu de témoignages, mais ils vont dans le sens d'une acceptation. Au moment où il expose certaines pièces, et cela rejoint l'idée qu'il avait déjà fait le deuil de Valentine, son prénom n'apparaît pas dans le titre. Il appelle ça... «La morte». Rappelons-nous qu'on est en 1917 et que lorsque Rodin expire, sa dépouille fait la une de «L'Illustration». Cela dit, l'idée de la visibilité de la mort est en train de changer avec, pour preuve, le décès de Ferdinand Hodler en 1918. Il a été photographié, dessiné, peint: on le sait, nous avons les sources ou les œuvres et



l'une d'elles (*ndlr: signée Cuno Amiet*) figure même dans l'exposition veveysanne. Mais sur le moment, Berthe Hodler, sa veuve, traîne en justice l'un des artistes. On est au tout début de ce souci de préserver l'image d'un corps mort.

La mort encore taboue, avez-vous hésité avant de concrétiser cette exposition?

Je pense que le choix de l'affiche avec une belle Valentine, vivante, dit bien qu'on a dû composer avec ce tabou en optant pour une image qui invite à venir découvrir quelque chose de plus intime. De plus dur. C'est donc effectivement une question qu'on s'est posée.

Comme celle, plus féministe, d'exposer Valentine, son image et son reflet de plus en plus moribond. Sait-on si elle était consentante?

Le débat existe, comme celui du profit que la recherche tire aujourd'hui de l'image qu'elle a laissée de sa mort pour la compréhension de l'ensemble de l'œuvre de Hodler. D'autant que si elle a senti ce qu'il se passait, Valentine a été privée de sa propre mort parce qu'on lui a caché son véritable état de santé. Mais il ressort de certains témoignages qu'elle aurait accepté de poser, malade, encore en pleine possession de ses facultés, parce que cela la distrayait de ses souffrances. Mais plus elle s'enfonce dans l'agonie, plus on perd cette notion de

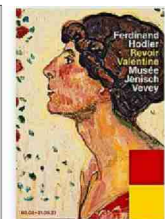
consentement et de discernement.

Dans cette aventure, Hodler songe-t-il aussi à sa mort?

On le dit, oui. Mais je suis d'avis qu'il pense à la mort en général et qu'il a davantage projeté la sienne dans les dix-sept paysages du Léman qu'il réalise depuis son appartement genevois. Quand il peint Valentine, il observe comment le corps d'une autre personne va rejoindre le grand tout auquel il aspire. Dans ses paysages lémaniques, Hodler donne à voir comment lui-même ressent cette nature qu'il va rejoindre.

On a beaucoup parlé mort, mais c'est aussi une exposition sur l'amour...

Bien sûr! De cet amour dans une acceptation très générale, l'amour de l'être humain, de la vie. Et en quelque sorte de la mort. Inconcevable aujourd'hui, mais plus courant à l'époque.



À VOIR ET À LIRE

● Vevey, Musée Jenisch
Jusqu'au 21 mai, du ma au di (11 h-18 h), je (11 h-20 h)
www.museejenisch.ch

● «Ferdinand Hodler, Valentine»,
Anne-Sophie Poirot et Niklaus Manuel Güdel (dir.) Éd. Les Cahiers dessinés (2 vol.)

L'«annus horribilis» de l'homme et de l'artiste

Dix-huit peintures, 120 dessins plus ceux réalisés dans ses carnets... Ferdinand Hodler était-il obsédé par le sort de sa compagne et sa quête artistique auprès d'elle. Pouvait-il avoir l'esprit ailleurs? «C'est sûr que lorsque Valentine Godé-Darel est à l'agonie et décède le 25 janvier 1915, Hodler se consacre plus ou moins exclusivement à elle, établit Niklaus Manuel Güdel, directeur de

l'Institut Ferdinand Hodler à Genève. Mais l'année qui précède, alors qu'elle est déjà malade, est aussi une période compliquée de l'existence du peintre et de sa carrière. Très populaire en Allemagne après y avoir inauguré «L'Unanimité» à Hanovre, un immense tableau de quasi 10 mètres de long qui lui vaut également une invitation à la table de l'empereur, Hodler se retrouve sous le feu

des critiques pour avoir signifié publiquement son indignation contre le bombardement allemand de la cathédrale de Reims. Le fait qu'on ait touché à un monument de l'histoire de l'art et de l'humanité le heurtait. Occupé à répondre aux attaques, il va alors finalement peu peindre, attaqué dans sa position d'artiste et dans sa personne en même temps qu'il voit Valentine mourir.»